

La tragédie des boat people somaliens en mer d'Arabie

La reprise de la guerre civile en Somalie ces derniers mois a jeté des centaines de milliers de civils sur les routes de l'exode. Beaucoup de réfugiés mettent leur salut entre les mains de mafias de passeurs pour traverser le golfe d'Aden et rejoindre, dans des conditions effroyables, la péninsule arabique.

De notre envoyée spéciale dans le camp de réfugiés de Kharaz (Yémen)

« BOSSASSO » : le nom de cette ville portuaire du Nord-Est de la Somalie revient sur les lèvres des réfugiés. C'est là que tous affluent, Somaliens ou Éthiopiens, pour fuir les combats qui font rage à Mogadiscio entre les troupes éthiopiennes et les milices des Tribunaux islamiques, ou plus simplement une vie de misère... Bossasso est une enclave semi-autonome non reconnue par les autorités internationales, zone notoire de non-droit, nouvelle plaque tournante de la migration, aux mains de gangs qui se disputent un juteux trafic humain. C'est là que commencent toutes les histoires entendues dans le camp de réfugiés de Kharaz, dans le sud du Yémen.

Pour la somme de 50 dollars, les candidats au départ s'entassent sur des rafiot de fortune, à 100, 150, parfois 200, pour tenter la périlleuse traversée du golfe d'Aden, dans des conditions effroyables. Muslima Ibrahim a fait le voyage avec sa plus jeune fille, Kalthouma, âgée de cinq ans. Elle dit avoir laissé derrière elle ses cinq autres enfants, parce que, explique-t-elle, elle savait qu'elle n'aurait pas assez de ses deux bras pour les sauver tous quand les passeurs les jetteraient à l'eau... « Nous étions 140 sur le bateau, raconte-t-elle, dont la moitié de femmes. Nous étions entassés, dans l'impossibilité de faire le moindre mouvement. Si nous tentions de nous lever, les passeurs nous frappaient à coups de gourdins, ou nous menaçaient de leurs pistolets. » Les passeurs, au nombre de cinq ou six, font régner sur le navire une loi d'airain, pour ne pas se laisser déborder par une mutinerie toujours redoutée.

Jetés dans une mer infestée de requins

Muslima poursuit : « Chacun avait emporté de la nourriture avec soi, mais après le premier jour, tout le monde vomissait et nous avons dû passer le reste du voyage sans boire ni manger. » Après deux jours et deux nuits, le bateau arrive en vue des côtes yéménites. « Nous étions à environ 200 mètres du rivage lorsque les passeurs nous

ont contraints à sauter à la mer sous la menace de leurs armes. Par chance, j'avais de l'eau jusqu'aux épaules, et un homme a porté mon enfant jusqu'au rivage », dit-elle.

Tous n'auront toutefois pas cette chance. Nombreux sont ceux qui seront jetés par-dessus bord avant même d'avoir aperçu le Yémen. Haweya témoigne : « Après un ou deux jours, le moteur de notre bateau, qui était en surcharge, s'est arrêté. Comme il refusait de redémarrer, les passeurs ont jeté des gens par-dessus bord. Ils ont pris les plus gros, les femmes enceintes, les personnes âgées... » Combien au total ? Elle ne se souvient pas. Ce dont elle se souvient, c'est que cinq enfants furent jetés à la mer ce jour-là, dans des eaux souvent infestées de requins.

Pour ne pas se faire prendre par les gardes-côtes yéménites, les passeurs, qui encourent la prison, se débarrassent de leur cargaison humaine à plusieurs centaines de mètres des côtes, toujours de nuit. Là, le rivage descend en principe en pente douce, et les passagers clandestins n'ont souvent que quelques mètres de brasse à parcourir pour toucher terre. Mais la plupart ne savent pas nager. Certains se noient, si près du but. Parfois leur survie ne tient qu'à une poignée de rials. Haweya raconte que son navire s'est arrêté à environ 600 mètres de la plage. « Par chance, des petits bateaux de pêche sont arrivés à notre hauteur. Ils nous ont demandé 200 rials (moins d'un euro, NDLR) pour nous prendre avec eux jusqu'au rivage. J'ai payé 200 rials pour moi et 200 pour mon bébé. Mais beaucoup n'avaient pas d'argent et sont morts noyés. »

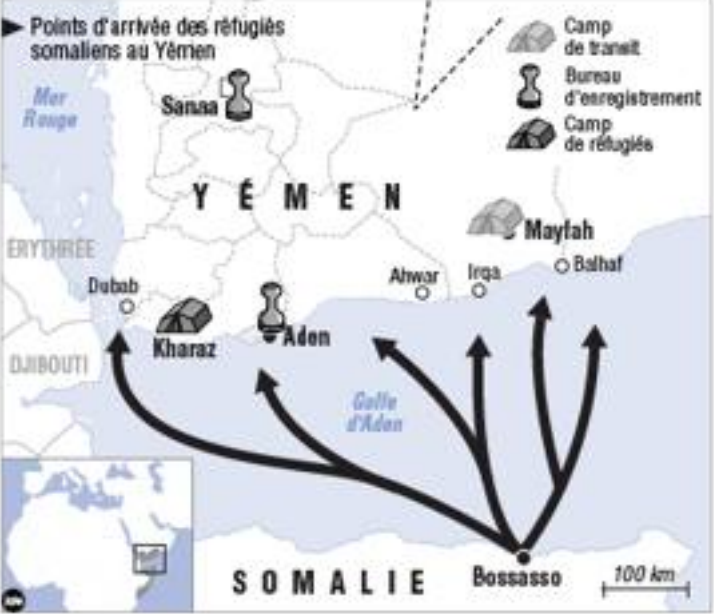
Dévalisés et brutalisés par la police

Parfois, les clandestins sont accueillis par les tirs de l'armée yéménite. Le mois dernier, des soldats ont ouvert le feu sur un groupe de trois bateaux transportant au total 365 passagers. Le mouvement de panique a provoqué la mort par noyade de 34 d'entre eux.

Le Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés (HCR) a protesté auprès des autorités yéménites. En vain. « Ce n'est pas la première fois que ce type d'incident se produit, explique Theophilus Vodounou, directeur de la région sud pour le HCR. À chaque fois l'armée nous répond que les bateaux transportaient des armes ou de la drogue. Le problème, c'est que par deux fois nous avons retrouvé des corps de réfugiés tués par les balles de l'armée, accuse-t-il. Et cela ne semble pas près de s'arranger : depuis que les gardes-côtes ont été intégrés à l'armée, ils se montrent de plus en plus agressifs. » Cette violence a un corollai-



Fuyant la guerre, des réfugiés somaliens tentent de rejoindre le Yémen sur des embarcations de fortune. Au moins 200 d'entre eux sont morts pendant le voyage depuis le début de l'année. France 3 Thalassa/DGP Productions-Daniel Grandclement.



re : les passeurs n'hésitent pas à emprunter de nouvelles routes, toujours plus périlleuses. Le prix exigé des réfugiés s'en ressent, atteignant jusqu'à 100 dollars la traversée.

Une fois la plage atteinte, certains ne se relèvent pas et meurent d'épuisement ou de déshydratation. D'autres, comme Awes Mahmoud Ali, un frère jeune homme de 27 ans, et son frère de 25 ans, Daher, racontent avoir été dévalisés par la police yéménite à leur arrivée, et brutalisés : « Ils ont pris le peu qui nous restait, nos vêtements et de l'argent. » Car à l'arri-

vée, force est de constater que les ONG sont notoirement absentes. Certes, assurer la surveillance des quelque 2 400 kilomètres de plage que compte le Yémen relève de l'impossible. Mais, fait observer un employé d'une organisation qui travaille avec le HCR, « il n'existe qu'environ douze points d'entrée pour les immigrants », répartis sur quatre gouvernorats.

Pour rejoindre le camp de transit de Mayfah, souvent à plusieurs heures de route, les moins malchanceux, ceux à qui il reste quelques sous, prennent le bus ou un taxi. Ceux qui n'ont plus rien

Plusieurs milliers de boat people par an

En 2006, 26 000 migrants auraient traversé le golfe d'Aden. Sur ce total, 330 sont morts, 300 ont été portés disparus. Depuis le début de cette année, plus de 5 600 boat people sont arrivés sur les côtes yéménites ; au moins 200 sont décédés pendant le voyage. Le Yémen, selon les statistiques officielles, accueille 88 000 réfugiés sur son sol, dont 84 000 Somaliens. En réalité, selon le HCR, le Yémen accueille environ 500 000 clandestins en transit.

doivent compter sur leurs propres forces et s'y rendre à pied, sous une chaleur écrasante. Sur le trajet, comme le confirme un médecin ayant travaillé pour le HCR, il n'est pas rare que des femmes soient violées.

Un site hostile à toute forme de vie

Ceux qui arrivent finalement au camp de réfugiés permanent de Kharaz ne sont guère nombreux. Ce sont souvent les plus faibles, les malades ou les blessés, les femmes accompagnées d'enfants, ceux qui n'ont ni attaches ni ressources... À une heure et demie de route d'Aden, la principale ville du Sud, le site semble étrangement isolé, comme hostile à toute forme de vie, coincé entre une montagne pelée, avec un sol d'où rien ne semble vouloir pousser, un soleil de plomb et un air poisseux venu de la mer au loin. Rien alentour. Quelque 9 000 réfugiés y ont élu domicile. Les plus anciens bénéficient d'habitations en dur. Les nouveaux arrivants doivent se

contenter de tentes avec, pour tout matelas, une toile de jute. Comme Muslima et Haweya, qui attendent depuis sept mois.

Officiellement, le HCR pourvoit à tout : les enfants bénéficient d'une éducation et les malades sont soignés au dispensaire. En réalité, le manque criant de moyens semble avoir raison de la bonne volonté des travailleurs humanitaires. Theophilus Vodounou ne cache pas que le budget du HCR pour le Yémen a été révisé à la baisse ces dernières années. « En 2006, nous attendions 1,9 million de dollars pour la région d'Aden, explique-t-il. Malheureusement le budget a été réduit de 25 % en cours d'année. » À Kharaz, même la nourriture semble faire défaut. Muslima dit recevoir chaque mois, pour elle et sa fille, « 10 kg de riz, 1 kg de sucre, 15 de farine, et un litre et demi d'huile ». Un tableau d'affichage dans le dispensaire répertorie les cas de malnutrition.

Un médecin qui a travaillé au camp de Kharaz affirme que la prostitution y est un moyen de subsistance répandu. Ce qu'aucune femme dans le camp ne nous confirme pourtant. Là, un réfugié somalien arrivé cinq jours auparavant et souffrant d'une blessure par balle à la jambe ne s'est rien vu proposer qu'une tente, par plus de 40 °C. Plus loin, une vieille femme exhibe au regard des visiteurs un sein monstrueux portant un abcès purulent. Elle dit n'avoir reçu au dispensaire que des comprimés et avoir demandé depuis des semaines à être transférée pour être soignée. Sous sa tente, Haweya affirme pourtant ne pas regretter les souffrances endurées pour parvenir jusqu'ici : « C'est vrai qu'ici, nous n'avons aucun avenir. Mais au moins, nous sommes en sécurité. »

VALÉRIE SAMSON



FREDERIQUE CONSTANT
GENEVE

FC-915CDG4H6
Série Limitée.
En exclusivité chez CASTY.

CASTY
3, rue de Castiglione
75001 PARIS
Tél : 01 42 60 37 77
www.fredrique-constant.com

Le mirage des monarchies du Golfe

Il y aurait au total un demi-million de clandestins en transit au Yémen. Nombreux sont ceux qui ne rêvent que de gagner les eldorados que sont à leurs yeux les monarchies du Golfe. Dans les faits pourtant, l'Arabie saoudite n'étant pas signataire de la convention de Genève sur les réfugiés, ils seront, au mieux, expulsés vers leur pays d'origine, ou, au pire, exploités et réduits en esclavage. Au Yémen même, pays le plus peuplé et le plus pauvre de la péninsule arabique, les perspectives d'avenir sont dérisoires. À Bassatine, quartier pauvre des faubourgs d'Aden, peuplé pour un quart de réfugiés somaliens, la plupart vivent d'expédients et de petits boulots : marchands de journaux, laveurs de voiture... Beaucoup sont réduits à la mendicité. « Sans nationalité yéménite, pas d'emploi », témoigne Ahmed Mossa, 24 ans. Lui ne rêve que d'Europe. Mais là encore, il y a beaucoup d'appelés et peu d'élus : seuls 500 réfugiés ont été placés dans un pays tiers en 2006. De tous les migrants, les Éthiopiens sont les plus vulnérables. Ne vivant pas dans un pays en guerre, ils ne bénéficient pas du statut de réfugiés et ne relèvent donc pas du HCR. Une situation qui les expose aux abus de toutes sortes. Selon le site afrik.com, quelque 1 300 Éthiopiens ont été renvoyés de force vers leur pays en octobre dernier.

V. S.

ESJ ECOLE SUPERIEURE DE JOURNALISME

PORTES OUVERTES :
SAMEDI 2 JUIN 2007 DE 10 A 17 H

PREMIERE ECOLE DE JOURNALISME, FONDÉE EN 1899

contact@esj-paris.com www.esj-paris.com
107, rue de Tolbiac - 75 013 Paris - T : 01 45 70 73 37